



ELEGIE POUR LA REINE DE SABA

(pour koras, balafongs et un tam-tam)

"Moi noire, et belle"

(Cantique des Cantiques)

I

Oui ! elle m'a baisé, banakh, du baiser de sa bouche
Et ma mémoire en demeure odorante de l'odeur fraîche du
citron, du mimosa indien
Bruiteur de senteurs en avril. C'était au temps du jardin
de l'enfance
Quand les puits étaient purs, et si transparentes les
aubes nimbées de rosée.
Nous épluchions des mandarines dans l'eau froide, et nos
mains étaient innocentes.

Je dis banakh du baiser de sa bouche, la Bien-Aimée,
Maimouna mon amie ma soeur
Et Maimouna mon amour mon amante. Et son regard sur moi
comme une tour tata.
Tu m'as visité à chaque degré parmi les six, ma Noire, à
chaque printemps solennel
Ma Belle, quand la sève chantait, dansait dans mes jambes
mes reins ma poitrine ma tête.
Et toi debout, le maskal marguerite d'or sur ton phare
de front, comme un feu dans la nuit.
Tu délivreras une parole : que je retourne sur mes pieds
vers toi, vers moi-même ma source
Vers mon désir au jardin de l'enfance.
O désir suspendu à l'octobre de l'âge, où comme du rhum
blanc tu brûles ma mémoire !
Il me faut chanter ta beauté bonté pour apaiser l'angoisse,
vers la Colline
Entrer au Royaume d'Enfance pour accomplir la promesse à
Sira Badral
Comme Mohammed El Habib le Terrouzien, célébrant Diombeutt
Mbodj dans sa splendeur d'ébène
Ainsi Moïse la nuit nubienne, et Miriam se fâcha contre
elle, et Dieu de lui jeter la lèpre blanche.

Moi je te chante, comme le Roi blond Salomon, faisant
danser dansant les cordes légères de ma kôra.
Et à l'Orient se lève l'aube de diamant d'une ère nouvelle
Car tu es noire, et tu es belle.

II

O Mémoire mémoire, qui brûles dans la nuit trop bleue,
pour chanter le Printemps souffle sur mes narines
Quand éclate l'écorce, et ma bouche est blanche de bave,
odeur de la semence odeur de la parole.
Que je me place sous ton dôme, étoile étincelante, pour
guider mes pas sur la terre froide.
Donc des caravaniers m'avaient dit sa beauté, fille de
l'Ethiopie pays de l'opulence, de l'Arabie heureuse
Je ne sais plus. Les hommes de vermeil y sont bien de
quatre coudées, et les hommes d'ébène bleue
Les hommes d'ambre et ceux d'olive mûre, et leurs cheveux
sont noirs, raides parfois.
Ils m'ont dit les formes des femmes ainsi que des palmiers,
et leur charme de gaze.

Et la plus belle est la fille du Roi des rois, la Reine-
Enfant, Reine du Sud ombreux et du Matin en l'an de
l'ascension.

Son nom est cousu dans les bouches : j'en donne les
masques mouvants.

Elle a l'éclat du diamant noir et la fraîcheur de l'aube,
et la légèreté du vent.

Comme l'antilope volante, elle bondit au-dessus des
collines, et son talon clair dans l'air est un pa-
nache de grâce.

Genoux noirs devant les jambes de cuivre rouge, élan
souple du sloughi aux chasses de la saison

Mouvement musique harmonie, que je vous chante de la voix
d'or vert du dyâli !

Ils m'ont dit sa bravoure d'amazone, sa langue de soie
fine, la poseuse d'énigmes.

Je retins mon cœur au bord du ravissement. Les six mois
furent longs à ma poitrine

Jusqu'au jour où je confiai ma récade au Maître-des-
Secrets : "Gueule du Lion et Sourire du Sage".

Elle attendit trois fois six mois, battant mon impatience
mais son impatience.

Et sa nourrice, noire comme la Grand-Prêtresse de Tanit,
me remit deux écrins.

Et j'ouvris la gueule du lion avec la clef parfumée du
sourire.

Et je souris au sourire du "Oui !" striquant et modulant
le cantique de joie :

"O Roi de la sagesse, tu es bien plus subtil que le
serpent

"Mais lion qui fais face et debout quand on te charge,
lycaon qui dévores ta proie au galop

"Tu es plus fort que l'arc bandé par l'Ethiopien ; ton
odeur est forte à l'égal du lys.

"Que tu es beau lorsque tu dances ! Tu virevoltes comme
le papillon

"Comme l'oiseau royal, les ailes déployées, tu tournes
lentement

"Lentement, non ! comme le possédé du Dieu qui le cherche
à l'entour.

"Que tu es beau, soleil au zénith sur le silence sacré

"O mon Poète, ô qui dances penché sur les cordes hautes
de ta kôra !

"De l'abysse de sa sagesse, Nourrice m'a nourrie, m'appre-
nant à puiser d'un oeil clair de guépard

"Car tu es splendide en l'aurore juvénile, et jasmin sauvage au matin sonore
O mon Sage ô mon Poète - ô! faisant danser tes doigts sur les cordes de ta kôra"

III

Le jour promis, l'aurore en fête embaumant frais les arbres odorants
Les héros d'armes, sonneries haut levées, annoncèrent sa présence à trois mille pas
Quand sous les tentes rutilantes, la précédaient soixante-dix-sept éléphants, sombres avançant d'un pas pachyderme
Et leurs cornacs, nattes fleuries d'or rouge, tenaient leurs longues gaules balancées en poussant de brefs cris rythmiques.
Puis à pied des guerriers plus noirs, nombreux serrés, leurs peaux de léopard en bandoulière.
Suivaient les présents de Saba
Apportés par soixante jeunes hommes, soixante jeunes filles, cambrées et seins debout

Qui avançaient plus souriants que les nénuphars dessus
le Lac des Alizés

Et neuf forgerons marteau sur l'épaule, qui enseignaient
les nombres primordiaux, tous nés du rythme du tam-
tam.

Et d'autres présents que je tais : leur liste serait
longue.

Tels étaient les desseins de Dieu, quand fiancée tu
montais vers la Colline sainte.

Je me souviens du soir de la soirée de mon festin
Quand doucement, comme un flamant prenant son vol, dans
ta robe de boubou rose

Le cou frêle sous le cimier des nattes, des tresses
constellées d'or blanc

Lentement tu levas ton buste, après moi avec moi à mon
appel

Pour fermer l'éventail des danses, dansant la danse du
Printemps.

Froidure sécheresse hiver, adieu ! La pluie répond à l'ap-
pel du Printemps, et le Printemps est pluie.

Doucement lentement, une deux gouttes graves

Et c'est l'ébrouement qui bruit des nuages, des épaules
ébranlées pour gagner

Le ventre vierge, et brise-mottes les pieds pilons battant
la terre

Dans le temps que, tes lèvres ouvertes à peine, les bras
nagent dans le torrent comme des lianes.

IV

Tombe le boubou. Au coup sec de la syncope
Fuse le buste transparent sous la chasuble noire, striquée
d'or vert consonnant au cimier
Dont la jupe est ouverte sur les flancs, sur les jambes
vivantes.

C'est le deuxième mouvement

Qui germe dans le sol quand battent les plantes des pieds
Secoue les hanches, et c'est la montagne volcan qui tangué,
cambre les lombes

Pour exploser, la gorge éclore, dans l'éclat serein du
Printemps, le parfum sombre du gongo, la terre de la
chair.

Puis sous le ciel délié diaphane, s'ouvrit le mouvement
des pollens d'or.

Ce sont deux danses parallèles, regardant respirant
l'haleine de la brise.

Mais pivotant avançant l'un vers l'autre, l'onde trem-
blante nous saisit
Nous poussa l'un vers l'autre : toi ondulant
Les bras les mains, comme une corbeille de fleurs signant
l'offrande, et moi
Autour de toi, la tornade de sable ardent en saison sèche,
le feu de brousse.
Brusquement, d'un coup de reins je fus jeté loin
T'abandonnant, bien malgré moi, à ton attente vide.
Et tu courus à moi dans une trémulsion de la nuque à tes
talons roses
Descendant bas si bas, sur tes genoux à mes genoux
Chantant le chant qui m'ébranle à la racine de l'être :
"Dis-moi dis-moi mon Sage mon Poète, ô dis-moi les paroles
d'or
"Qui font poids et miracle dans mon sein.
"Que ton rythme et la mélodie en disposent les sphères
dans le charme du nombre d'or !"
Retourné soudain, je t'atteins en coup de vent, et
nous fûmes debout, et face à face
Comme lune et soleil, mains dans les mains, front contre
front, nos soufflés cadencés.

De nouveau tes genoux fléchis au bout des longues jambes
et galbées
Nerveuses sous l'ondoiement des épaules, oh ! le roulis
rythmé des reins
Je dis les labours profonds du ventre de sable.
Je me souviens de mon élan à ton appel, jusqu'à l'extase
Des visages de lumière, quand tu reçus, angle ouvert
cuisses mélodieuses
Le chant des pollens d'or dans la joie de notre mort-
renaissance.

V

Or notre attente fut encore de neuf nuits et neuf jours
pour nous entrer au Royaume d'Enfance.
Mais nous voici tout neufs, ressuscités au jardin de l'en-
fance.
Te voici sous la lampe, sous ta peau qui se moire
Moi à tes pieds, dans la ferveur de mes genoux, devant ma
statue de basalte noir, mais de grès rouge :
Ta peau de bronze bleu de nuit bleue sous la lune, ta peau
couleur odeur d'huile de palme

Tes aisselles de broussailles qui fument, où je brûle
l'encens de mon amour.

Je me rappelle ton corps de sourire et de soie grège aux
caresses de la tendresse

Hâ ! aux abîmes de l'extase, ton corps de velours de
fourrure, la toison de ton vallon sombre à l'ombre du
tertre sacré.

Si elle me sourit, je sens fondre mes neiges au soleil
d'avril

M'ouvre son coeur, je tombe droit dedans comme l'aigle sur
l'agneau tendre.

Tu es mon bois sacré, mon temple tabernacle, tu es mon
pont de lianes mon palmier.

Ta taille entre mes coudes, je contemple j'ai traversé mon
pont de courbes harmonieuses

Je monte cueillir les fruits fabuleux de mon jardin,
car tu es mon échelle de Jacob.

Quand ta bouche odeur de goyave mûre, tes bras boas
m'emprisonnent contre ton coeur et ton râle rythmé

Lors je crée le poème : le monde nouveau dans la joie
pascale.

Oui ! elle m'a baisé du baiser de sa bouche

La noire et belle, parmi les filles de Jérusalem.